

# L'énigme de Marie Stuart

Michel Duchein

Inspecteur général honoraire des Archives de France

*Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Écosse était un pays profondément divisé comme la France et pour la même raison : dans l'un et l'autre cas, c'était la question religieuse qui déchirait la société. En effet en Europe, après des siècles d'un christianisme à peu près unifié autour du pape de Rome, une nouvelle religion se répandait, initiée par Luther et Calvin, et la lutte était âpre pour la conquête des âmes et du pouvoir. De cette grande déchirure, Marie Stuart, la jeune reine d'Écosse, a été en quelque sorte le symbole, en attendant d'en être la victime ; jusqu'à nos jours, elle reste une figure pathétique, contradictoire. Énigmatique aussi, car tous les mystères de sa vie ne sont pas éclaircis et ne le seront sans doute jamais, malgré plus de quatre siècles écoulés depuis sa mort.*

## **Écossaise et Française**

Par sa naissance même, en 1542, Marie Stuart était le fruit d'une longue et ancienne alliance : celle de l'Écosse et de la France qu'unissait une commune hostilité à leur ennemie séculaire l'Angleterre. Le père de Marie Stuart était le roi d'Écosse Jacques V Stuart, lui-même neveu, du côté maternel, du roi d'Angleterre Henri VIII – une parenté qui devait se révéler lourde de conséquences pour l'avenir. La mère de Marie, elle, était française : Marie de Guise était la sœur du duc François de Guise et du cardinal de Lorraine. Tous deux catholiques, et catholiques fervents. Mais le protestantisme, prêché en Écosse par John Knox, disciple de Calvin, faisait des progrès, et tout annonçait de rudes combats à venir.

Marie a cinq jours quand son père meurt, au lendemain d'une cruelle défaite contre l'armée anglaise. Elle est aussitôt proclamée reine et couronnée dans son berceau, mais l'Écosse est ruinée par la guerre. La noblesse écossaise, traditionnellement indisciplinée et rétive à l'autorité royale, en profite. Henri VIII d'Angleterre, en sa qualité d'oncle et de vainqueur, prétend imposer sa tutelle. Mieux : il décide de marier, plus tard, la petite reine Marie à son propre fils le prince Édouard. L'Angleterre et l'Écosse seront ainsi réunies et l'alliance traditionnelle avec la France sera rompue.

Devant cette perspective, les nobles d'Écosse se cabrent. Ils refusent l'offre anglaise et Henri VIII, furieux, met le pays à feu et à sang. Il veut s'emparer de l'enfant et l'emmener en Angleterre. Le régent Arran, un cousin de Marie, hésite. L'avenir du pays est sur le fil du rasoir. Alors Marie de Guise, la mère de la petite reine, se souvient qu'elle est française et catholique. Elle fait appel au roi de France, grand ennemi d'Henri VIII. Et le destin de Marie Stuart se fixe : elle sera élevée en France et épousera, plus tard, l'héritier du trône des Valois, le petit prince François, qui a un an et demi de moins qu'elle. En 1548, donc, Marie Stuart, reine d'Écosse, âgée de six ans, traverse la mer avec une flotte française et devient, à tous points de vue, une princesse française. Elle est élevée au Louvre, à Fontainebleau, à Saint-Germain-en-Laye, à Amboise, avec son futur mari et les autres enfants d'Henri II et de Catherine de Médicis. Elle est ravissante, éveillée, adorée de

tous et en particulier de ses oncles Guise. Elle oublie peu à peu l'Écosse, ce « pays barbare », comme disent les courtisans autour d'elle. Ce sont les plus belles années de sa vie. Ronsard la célèbre dans ses poésies. La fillette se transforme peu à peu en une radieuse adolescente. Toute la France est sous le charme.

Pendant ce temps, en Écosse, Marie de Guise a réussi à assumer le gouvernement au nom de sa fille, aidée par de nombreux Français. Elle défend le catholicisme contre John Knox et les protestants. Mais elle a toujours contre elle l'hostilité de l'Angleterre et d'une partie des nobles écossais. Comme en France, la situation évolue inexorablement vers la guerre civile.

### *Deux fois reine*

Quand elle atteint sa seizième année, le roi de France juge que le moment est venu de célébrer l'union de Marie Stuart et de son fiancé le dauphin François. C'est une cérémonie somptueuse, à Notre-Dame de Paris, le 24 avril 1558. Tous les bijoux de la couronne rutilent au soleil, le vin coule dans les fontaines, les cloches sonnent à toute volée. L'avenir est radieux. Hélas...

Le jeune couple est très uni. On dira même que le roi dauphin – tel est le titre qu'il porte désormais : roi d'Écosse, dauphin de France – s'épuise, trop jeune, avec sa charmante jeune femme. Peut-être... Mais d'autres prétendent qu'il n'est pas encore pubère. Nous ne le saurons jamais. Ils auraient pu mûrir ainsi, en attendant la succession naturelle des générations. Mais le hasard en a décidé autrement. Le 30 juin 1559, le roi Henri II est blessé à mort au cours d'un tournoi ; le dauphin devient le roi François II. Marie est deux fois reine : d'Écosse et de France. Le règne des deux adolescents s'annonce lourd de dangers : les protestants vont chercher à en profiter pour s'imposer. Et ce sont les oncles de Marie, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine qui vont exercer la réalité du pouvoir.

En même temps, l'Angleterre change de souverain. La reine Marie Tudor, fille aînée d'Henri VIII, meurt, laissant pour successeur sa demi-sœur Élisabeth. Mais Élisabeth est protestante et, surtout, bâtarde aux yeux des catholiques puisque le mariage de sa mère Anne Boleyn avec Henri VIII n'a jamais été reconnu par le pape. Alors, imprudemment, Marie Stuart, qui est sa cousine du côté Tudor, revendique la couronne et se proclame reine d'Angleterre. Elle n'a évidemment aucune chance : nul Anglais n'accepterait que la reine de France et d'Écosse règne à Londres. Élisabeth s'installe sans difficulté. Elle ne pardonnera jamais à Marie d'avoir voulu lui disputer le trône.

### *Veuve à dix-huit ans*

Au même moment, la guerre de religion éclate en Écosse, où les protestants l'emportent avec l'aide d'Élisabeth d'Angleterre, qui se venge ainsi de l'affront de l'année précédente. Marie de Guise meurt. L'Écosse presque du jour au lendemain est devenue protestante. Marie Stuart, évidemment, pas plus que son mari, ne peut accepter cette situation. Peut-être pourrait-elle, en envoyant une armée française, reconquérir son pays ? Le destin ne lui en laisse pas le temps. François II meurt d'une infection de l'oreille interne avant d'atteindre dix-sept ans, le 5 décembre 1560. Marie Stuart est veuve. Elle a tout juste dix-huit ans.

Bien sûr, elle se remariera. En attendant, elle décide de rentrer en Écosse. C'est courageux, dangereux aussi, car là-bas elle devra affronter les protestants au pouvoir. Elle a conscience des difficultés mais ne veut pas rester dans une position inférieure dans le pays où elle a régné à côté de son mari. Puisqu'elle est reine d'Écosse depuis sa naissance, elle négociera avec ses sujets. Et de fait, son demi-frère (bâtard) James Stuart, devenu le chef du parti protestant, lui promet qu'elle sera accueillie avec joie à condition qu'elle ne cherche pas à rétablir le catholicisme ; elle pourra seulement continuer à pratiquer le catholicisme en privé malgré l'opposition de John Knox. Elle hésite un moment, puis elle accepte : son avenir sera à Édimbourg non à Paris.

Lorsque la galère qui la transporte quitte le port de Calais, la jeune reine ne peut s'empêcher de pleurer. « Adieu France, je pense ne vous revoir jamais plus ». Mais elle est sûre de séduire ses lointains sujets. Hélas pour elle, elle connaît très mal ce pays qui est le sien mais qu'elle a quitté

depuis douze ans...

### *Le remariage de la reine d'Écosse*

Arrivée à Édimbourg, la première question à régler est celle des relations avec la cousine Élisabeth, redoutable voisine. L'Angleterre est vingt fois plus riche et plus puissante que l'Écosse. Elle a une capacité de nuisance considérable. Marie Stuart le sait. Elle tend aussitôt le rameau d'olivier à Élisabeth. Elle demande à la rencontrer. Elle renonce solennellement à revendiquer la couronne d'Angleterre. Élisabeth se prête au jeu ; elle traite Marie de « chère sœur ». On se dirige vers la détente entre les deux cousines, entre les deux pays de Grande-Bretagne.

À ce stade, Marie Stuart agit avec habileté. Son charme agit, même sur les protestants de son pays. Elle s'entend bien avec son demi-frère James Stuart qui fait même pleurer la jeune femme par son intransigeance ; mais ce n'est pas lui qui gouverne.

En Europe, l'image de Marie Stuart est excellente. On admire cette jeune reine courageuse, l'ordre règne dans son pays, les lois sont à peu près respectées. On constate même que, contrairement à l'habitude, c'est en France que les choses évoluent mal : la première guerre de religion éclate en mars 1562, et le duc de Guise, oncle de Marie, est assassiné quelques mois plus tard.

Bien sûr, à mesure que les mois passent, la question qui se pose avec de plus en plus d'urgence est celle de l'inévitable remariage de la jeune reine. En décembre 1562, elle atteint sa vingtième année, elle est en pleine santé, sportive, elle aime la danse, la chasse, rien ne permet de penser qu'elle soit vouée au célibat permanent. Les candidats évidemment sont nombreux, en Écosse et dans toute l'Europe. On parle de l'héritier du trône d'Espagne, don Carlos, ce qui affole les protestants. Également de l'archiduc d'Autriche, autre catholique. Puis une multitude de princes, suédois, danois, italiens, même français. Mais l'important est l'avis de la cousine Élisabeth car il s'agit, tout compte fait, de choisir un roi d'Écosse. Élisabeth fait savoir qu'elle n'acceptera à Édimbourg ni un Espagnol, ni un Français, ni un Autrichien. L'idéal, dit-elle, serait que Marie épouse un Anglais. Mais qui ? À mots couverts, elle propose le comte de Leicester, un fort bel homme, qu'on lui a prêté comme amant quelques mois plus tôt et qui est opportunément veuf. Cette fois Marie se cabre : elle, reine d'Écosse, épouser un sujet de sa cousine ? Jamais. Élisabeth n'insiste pas. Mais elle n'oublie pas.

Enfin, l'imbroglio se dénoue, à l'été 1565, de la façon à la fois la plus inattendue et la plus simple. Marie tombe amoureuse de son cousin germain le jeune Henri Stuart, lord Darnley, âgé de vingt ans. Grand, mince, sportif, habile aux manières de cour, excellent danseur, il a tout pour séduire. Tout... sauf l'intelligence : le cardinal de Lorraine, consulté sur ce mariage, remarque que Darnley est « un gentil étourneau ». Mais qu'importe, là où l'amour parle ! Marie brûle les étapes. Six mois après leur première rencontre, elle épouse Darnley, qui devient le « roi Henri ». Élisabeth est furieuse, les oncles Guise sont perplexes, John Knox tonne – Darnley est catholique –, et surtout le demi-frère James, comte de Moray, refuse de reconnaître le « roi Henri », ce blanc-bec. Il se révolte, lève une armée rebelle et, vaincu, se réfugie en Angleterre.

Mauvais début pour le nouveau règne. Mauvais début, surtout du point de vue de Marie. Car Darnley, à peine marié, se révèle pour ce qu'il est : un être léger, maladroit, infidèle qui plus est, joueur, débauché, même brutal. Marie Stuart est bientôt enceinte mais en quelques mois elle perd toute illusion sur l'époux qu'elle s'est choisi. C'est la période la plus triste qu'elle ait vécue jusqu'alors. Tous les spectateurs, courtisans, ambassadeurs étrangers, remarquent sa tristesse. Son demi-frère Moray, qu'elle respectait et qui la conseillait bien, n'est plus auprès d'elle. Elle ne trouve de réconfort qu'auprès de son secrétaire italien, David Rizzio, qui l'amuse, joue du luth, chante d'une jolie voix, lit des poésies françaises. Rizzio tient de plus en plus de place à la cour. Il est laid, dit-on, mais il affiche un peu trop de l'amitié que la reine a pour lui. Son honnêteté n'est pas au-dessus de tout soupçon ; on le soupçonne d'être l'agent secret du pape et des jésuites. Bref, il est unanimement détesté.

Évidemment, la question se pose : a-t-il été, pour Marie Stuart, plus qu'un ami et un confiant ?

Beaucoup l'ont cru mais nous n'aurons jamais aucune preuve, ni dans un sens ni dans l'autre. Plus tard, après la naissance de l'enfant de Marie, né onze mois après le mariage d'Henri Darnley, on murmure que son père pourrait bien être « David » – on le surnommera même, dans les chansons méchantes, « Davidson », voire « Salomon », faisant ainsi allusion au « fils de David ». Qui peut savoir ?

Toujours est-il que Darnley, qui néglige de plus en plus sa femme, est jaloux. Autour de lui, on complot. Il faut se débarrasser de ce David. Les événements se précipitent. Le 9 mars 1566, Marie passe la soirée avec quelques amis – dont Rizzio – dans son appartement du palais de Holyrood. Soudain, la porte secrète qui donne accès à l'appartement de Darnley s'ouvre. Une troupe armée pénètre, bouscule la reine, s'empare du pauvre Italien, le traîne au-dehors. Il est massacré de cinquante-six coups de poignard et d'épée. Darnley a assisté à la scène sans intervenir. Jusqu'à sa mort, Marie restera persuadée que, ce soir-là, elle était visée autant que Rizzio. De fait, un des conjurés l'a menacée de son pistolet pour l'empêcher de secourir son secrétaire. Jamais elle ne pardonnera à son mari cette ignominie.

Malgré tout, elle garde son sang-froid. Elle réussit à s'échapper le lendemain, avec l'aide d'un fidèle sujet, le comte de Bothwell. Elle réunit ses partisans, revient à Édimbourg, reprend le pouvoir, punit les auteurs du coup du 9 mars. Et, le 19 juin, elle donne naissance à l'enfant tant attendu. Ce garçon sera nommé Jacques, comme ses ancêtres Stuart : il sera Jacques VI d'Écosse, en attendant, bien plus tard, de devenir Jacques Ier d'Angleterre. Élisabeth est marraine, le roi de France Charles IX est parrain. Tout semble radieux. Mais le couple Henri-Marie est irrémédiablement brisé : Henri ne s'est même pas dérangé pour assister au baptême du petit prince, qui est pourtant officiellement son fils.

### *Le mystère de Kirk o'Field*

À partir de ce moment, tout le monde, en Écosse et en Europe, se pose la question : comment sortir la malheureuse Marie Stuart de cette situation inextricable ? Faire annuler le mariage par le pape ? On l'obtiendrait peut-être mais l'enfant serait alors réputé illégitime. Séparation de corps ? Mais qui pourrait prononcer le jugement ? Henri Darnley fait courir des bruits de complot. Il parle de s'enfuir en France, en Espagne. Puis il tombe malade : variole, ou peut-être syphilis. Il est à Glasgow chez son père, et Marie vient le chercher pour le ramener à Édimbourg. Pourquoi ?

Ici commence le mystère, et s'amorce le drame. Chacun sait que les relations du couple royal sont au plus bas. Marie proclame qu'elle veut se réconcilier avec son époux. Elle le loge dans une maison près du palais royal, à Kirk o'Field, par mesure de précaution pour la contagion. Mais, la nuit du 9 février, une explosion déchire l'air, « comme si trente canons avaient tiré à la fois ». La maison de Kirk o'Field est en ruines et Henri Darnley gît à quelque distance, mort. Dès le lendemain, le bruit court en ville que la reine était au courant de l'attentat, pis, qu'elle était complice avec le comte de Bothwell, connu comme ennemi du roi écossais.

Plus tard – seulement plus tard – on dira que Marie était la maîtresse de Bothwell, qu'elle a sciemment organisé le drame de Kirk o'Field avec lui. On « découvrira » même, fort opportunément, des lettres adressées par elle à Bothwell, où il serait question du projet d'assassinat sans équivoque possible ; Marie Stuart, jusqu'à sa mort, jurera que ces lettres étaient des faux, fabriqués pour la perdre. C'est en effet vraisemblable car on a peine à imaginer une femme, même amoureuse, écrivant de sang-froid à son amant pour discuter avec lui les détails du meurtre de son mari. Ce serait pure inconscience. D'ailleurs les lettres en question ont disparu sans que jamais Marie ait pu les voir malgré ses demandes répétées. On peut donc admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'elle a été la victime d'une conspiration bien montée.

Mais alors, qui ? Moray, sans doute, qui détestait Darnley et qui venait de rentrer d'Angleterre. Bothwell aussi, sûrement, avec des arrière-pensées. D'autres aussi qui avaient tout à gagner à la disparition de l'embarrassant et insupportable « roi Henri ». En tout cas, dans ces moments tragiques où tout le monde a les yeux fixés sur elle – entre autres Élisabeth, fort peu bienveillante – Marie Stuart se doit d'avoir une conduite irréprochable, de mener une vie au-dessus de tout

soupçon. Malheureusement pour elle, c'est tout le contraire qui se produit. Elle est dépressive, maladroite. Elle s'isole dans des châteaux loin d'Édimbourg. Et le 24 avril 1567, deux mois et demi après la mort de son mari, elle est enlevée sur une route par une troupe menée par Bothwell : le surlendemain, elle fait savoir que Bothwell l'a violée et qu'elle est contrainte de l'épouser pour recouvrer son honneur. C'était la pire des fautes : elle donnait prise ainsi aux accusations de complicité dans l'assassinat de Darnley. Même ses amis de France et d'Espagne, même le pape, sont horrifiés – outre que Botwell est protestant. Quelques semaines se passent à peine avant qu'une grande révolte éclate. Au soir d'une bataille manquée, le 15 juin, Botwell s'enfuit au Danemark et Marie Stuart est prisonnière. Bientôt, sous la menace, elle sera obligée d'abdiquer, et son fils, qui a treize mois, est proclamé roi sous le nom de Jacques VI.

### *Dix-neuf ans de captivité et la mort*

Marie Stuart reste onze mois prisonnière au château de Lochleven, au nord d'Édimbourg. Puis elle s'échappe grâce à des complicités mais elle est poursuivie et, au soir du 16 mai 1568, elle prend la décision fatale : elle franchit la frontière et se réfugie en Angleterre. C'était évidemment l'erreur à ne pas commettre : Élisabeth avait maintes fois donné la preuve d'un manque total de sympathie pour sa cousine. Elle affectait de croire en l'innocence de Marie dans le drame de Kirk o'Field. Mais Moray, qui exerçait le gouvernement de l'Écosse au nom du petit roi, accusait ouvertement sa demi-sœur de complicité dans le crime. Élisabeth n'allait pas laisser passer une si belle occasion de se poser en garant de la morale. Elle décide alors de garder Marie Stuart en Angleterre, comme nous dirions en « résidence surveillée ». Pas vraiment en prison, mais tout comme. Sans s'en rendre compte, elle fait ainsi de l'ancienne reine d'Écosse le point de ralliement des catholiques anglais, une rivale potentiellement dangereuse pour elle-même ; c'est ainsi que l'Espagne, qui cherche à abattre Élisabeth, va jouer la carte de Marie. Autour de la captive se nouent, année après année, intrigues et complots. En 1572, le duc de Norfolk, un grand seigneur anglais qui avait envisagé de l'épouser et de l'installer sur le trône de Londres, est arrêté et condamné à mort. On commence alors, autour d'Élisabeth à évoquer la possibilité d'exécuter la reine comploteuse.

Encore quatorze ans. Quatorze ans de conspirations, d'attentats préparés et manqués. Et finalement, en 1586, un nommé Badington est arrêté en possession d'une lettre de Marie Stuart où celle-ci donne son accord à un projet d'assassinat d'Élisabeth. Là encore, on discute de l'authenticité du document. Mais les deux secrétaires de Marie le reconnaissent pour vrai. Le procès a lieu et Marie est jugée coupable, condamnée à mort. Élisabeth hésite, puis se décide à signer l'ordre d'exécution. La hache tombe au château de Forheringay au matin du 8 février 1587.

Marie Stuart, pendant sa captivité, avait adopté une devise énigmatique : « En ma fin est mon commencement ». Elle avait plus raison qu'elle ne l'imaginait : sans sa mort sur l'échafaud, elle n'aurait pas connu sa destinée posthume qui a fait d'elle un véritable mythe. De nos jours encore, certains la considèrent comme une martyre de sa foi, presque comme une sainte. D'autres voient plutôt en elle la complice du meurtre de son mari, la dévergondée maîtresse de Botwell. Études historiques, romans, pièces de théâtre, films, programmes de télévision n'ont jamais cessé de fleurir autour du souvenir de Marie Stuart. Mais le mystère subsistera toujours sur cette destinée unique, des fastes du Louvre au sinistre échafaud de Fotheringay.

Michel Duchein

Décembre 2004

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

## Bibliographie



Marie Stuart  
Michel Duchein  
*Fayard, Paris, 1987*



Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse  
A. Fraser  
*Robert Laffont, Paris, 1973*



La reine maudite, Marie Stuart  
J.-C. Pascal  
*Le Rocher, Paris, 1988*



Marie Stuart  
Stefan Zweig  
*Le Livre de Poche, Paris, réédition d'un ouvrage de 1935*